

Nicolas ALHINC
Myriam ASSAMEUR
Clément DELON
Romain DUCAMP

Sandra GNAMKOULAMBA
Mathilde NOURY
Rochelle PHAN
Gaëlle TSHINYAMA

Sous la direction de M. Alain BELLET et Mme Patricia BAUD

BABEL

l'oued des utopies



PREFACE



La liberté, mais qu'est-ce que la liberté ?

Est-ce le fait de ne pas être un esclave, de ne pas être prisonnier, de ne pas être enfermé, d'agir comme on l'entend sans attenter à la vie d'autrui, d'avoir le droit d'agir, de penser ou de parler sans gêne ni contrainte. Ou bien encore est-ce la possibilité qu'a l'homme d'être autonome sans être soumis à la fatalité ou à la société ? Chacun de nous proclame une ou plusieurs libertés, certains cherchent à avoir des libertés, d'autres se sont battus pour les gagner. Il existe des libertés de toutes sortes. Les uns se disent nés avec la liberté ; les autres disent le contraire, que la liberté est une chose qui ne s'acquiert que par le mérite et le combat ; d'autres encore affirment que rien au monde ne peut empêcher l'homme de se sentir né pour la liberté et que jamais, quoi qu'il advienne, il ne peut accepter la servitude car il pense.

Le mot « liberté » est un mot complexe, rempli d'histoire, il dit de nombreuses choses et pourtant on ne lui connaît pas de définition propre, il cache de nombreux autres mots et a différentes facettes. On l'appelle parfois « bonheur », « destinée » ou encore « humanité ». On rencontre beaucoup d'hommes qui parlent de liberté et se disent libres, mais on en voit très peu dont la vie n'ait pas été principalement consacrée à se forger des chaînes.

Si la liberté est complexe, c'est parce qu'elle implique des responsabilités. Respecter les autres, est-ce une chose difficile ? Les libertés des uns ne correspondent pas toujours aux attentes des autres. Toute liberté a sa contrainte. Alors face à cela, qu'est-ce que la liberté ? Voilà la question que se sont

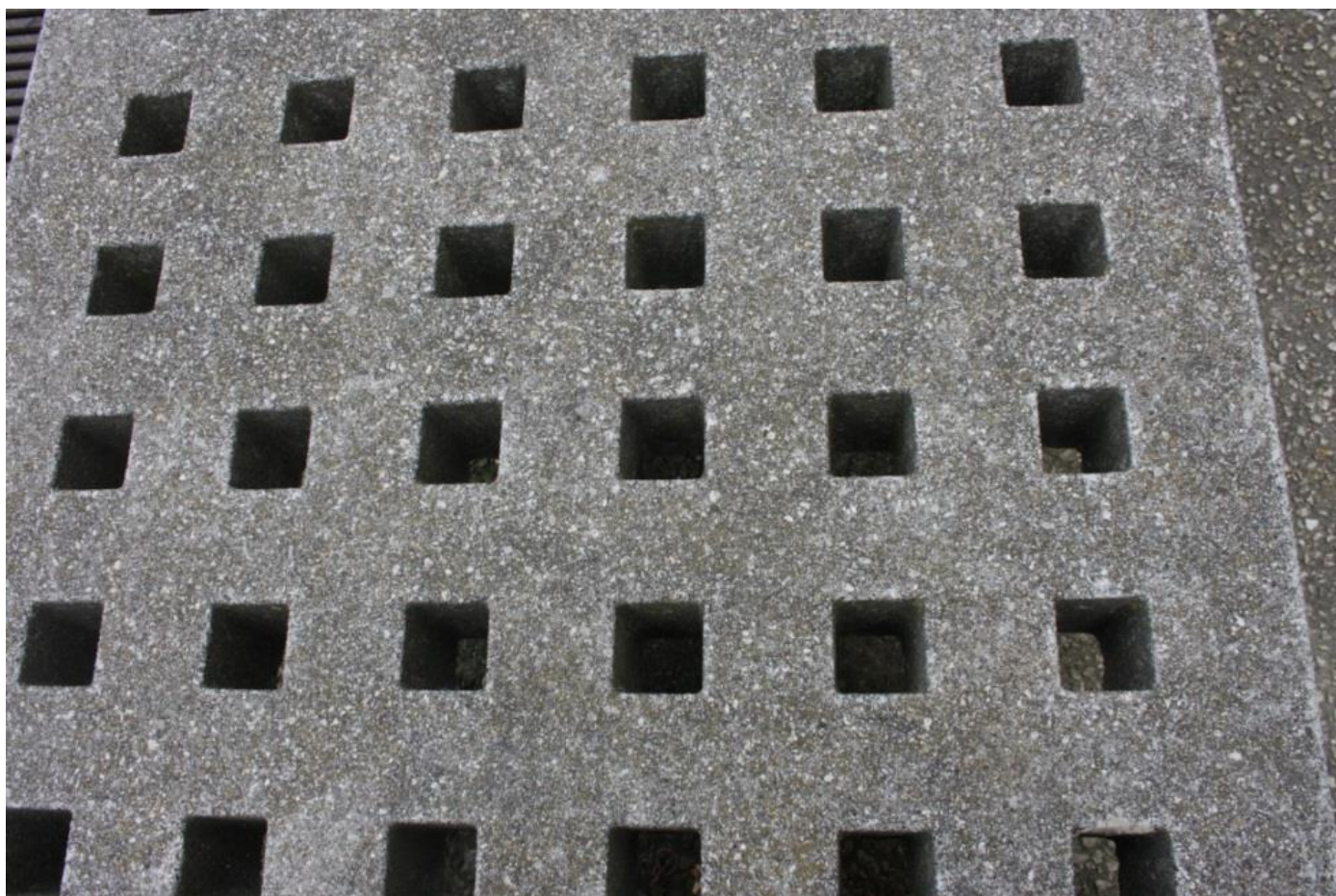
posé huit élèves de seconde. Ils ont écrit ensemble une utopie où chacun a donné sa vision de la liberté dans la société.

La littérature en général, même si celle-ci n'est pas engagée, permet à l'homme d'avoir un autre regard sur le monde qui l'entoure et notamment sur la société. Et cela, avec n'importe quel genre littéraire, que ce soit un roman, une tragédie, une utopie. La littérature ou la culture en général est la dernière solution, la dernière porte pour régler les problèmes auxquels on peut être confronté. C'est la carte maîtresse que tout le monde devrait avoir et qui malheureusement est trop souvent réservée à une catégorie de personnes. Elle semble trop souvent bannie d'un monde qui se croit basé sur l'efficacité. En plus de nous ouvrir les yeux, elle nous offre des points de vue différents qui permettent à chacun d'avoir un avis et d'apprendre à réfléchir. Cependant on peut se demander si c'est la place de la littérature dans la société ou bien la place de la société dans la littérature qui est la plus importante. Littérature et société sont en tout cas liées. Et c'est cela que nous avons appris cette année à travers des récits comme La Curée de Zola, Le Père Goriot de Balzac et Candide de Voltaire, à travers un film comme Fahrenheit 451 de Truffaut ou une pièce de théâtre comme Future / No Future de Gilles Martin. La société se base sur la littérature pour pouvoir penser un monde meilleur ou du moins différent, c'est le travail des Lumières. Mais la littérature peut aussi décrire la société et la montrer d'une manière plus accessible aux hommes comme dans le naturalisme. Peut-être faut-il dire finalement que la société ne pourrait exister sans la littérature, que la littérature ne pourrait exister sans la société. L'une s'inspire de l'autre, l'autre s'inspire de l'une. Nous avons voulu représenter un monde qui serait parfait pour nous huit, avec des besoins et des étages différents, que l'on soit plus touché par le maquillage, les discriminations, le racisme, le chômage, les enfants ou au contraire les adultes, la parole, les vêtements. Chacun a voulu se lancer des défis, pour que nous puissions écrire une histoire tous ensemble. Chacun a pu étudier toutes les possibilités et à la fois tous les défauts de son monde. Ce livre n'a pas vu le jour sans coup d'éclat. Mais nous avons fait vivre pendant son écriture une véritable société fondée sur le dialogue et le partage. Chacun avait ses responsabilités, ses difficultés, ses attentes, ses espoirs, sa façon de travailler. Nous avons dû tous les réunir pour former un seul projet commun. Chacun a donc dû se plier à la majorité, et cela grâce à des débats, très animés d'ailleurs. L'écriture d'un seul ouvrage à huit n'est pas quelque chose de simple et de calme, mais c'est quelque chose d'enrichissant. Il faut savoir être capable de lâcher et d'offrir sa partie à l'écriture commune. En fait, la société idéale, nous ne l'avons pas écrite, nous l'avons fait vivre à travers ce projet d'écriture. C'est pour cette raison que littérature et société sont étroitement liées : si notre mini-société n'avait pas été cadrée et hiérarchisée, ce livre aurait donné lieu à un véritable champ de bataille et n'aurait jamais vu le jour.

La jeune Yelen partit pêcher comme à son habitude, chaque matin à l'aube. Au même moment, le *Santa-Maria* et Rio tombèrent à l'eau. Le bateau coula au fond de l'océan ; quant au marin, il dériva vers le rivage.

Avec un mouvement tant de fois répété, Yelen lança son filet et le sentit plus lourd que d'habitude. Elle devait absolument remonter sa nasse. Le ciel s'assombrissait et la mer commençait à s'agiter. Elle lâcha d'un coup le filet et poussa un cri de surprise. La jeune fille remonta les filins et vit le jeune inconnu. Il était trempé jusqu'aux os, son corps musclé semblait sans vie et ses vêtements sentaient l'argent. Ils n'eurent pas le temps de se parler, une énorme tempête éclata. Elle se saisit du corps évanoui et ne pensait qu'à une chose : survivre.

Les vagues les emportèrent et les engloutirent. Ne pouvant plus atteindre la lumière, Yelen s'évanouit.



Quelques heures plus tard, la mer les recrachait sur le sable. Rio ouvrit les yeux et vit une jeune fille inerte à ses côtés. Il s'apprêtait à lui porter secours quand elle sursauta et recracha toute l'eau avalée pendant cette terrible épreuve. Rio ouvrit la bouche pour parler mais aucun son n'en sortit, Yelen fit de même mais le résultat fut identique.

Ils balayèrent du regard le lieu sur lequel la mer les avait déposés. Ce lieu pouvait sembler banal tant il était étrange. Chaque décor était constitué de papier blanc écrit de couleurs variées. Soudain elle tira son étrange compagnon par le bras et lui montra du doigt une femme d'âge mûr habillée d'une toge jaune soleil. Ils se dirigèrent vers elle avec une certaine anxiété. Ils tentèrent à nouveau de parler mais la femme leur posa délicatement le doigt sur la bouche. Elle se saisit d'un feutre de couleur et se mit à écrire.



*
* *

Rio ouvrit les yeux. « Une jeune fille était dans mes bras, elle avait la peau douce. Contre elle je me sentais bien, elle avait l'air paisible, elle était belle... Soudain une vision d'horreur me prit : j'étais trempé, j'avais froid. Je me souvins avoir été emporté par des vagues. Moi, ce qui était sûr, c'est que j'avais survécu, mais elle, elle ne se réveillait pas. La flamme de vie vivait-elle toujours en elle ? Je la lâchai soudainement et à mon grand bonheur elle toussa... Elle toussa, et ouvrit les yeux. Elle était vivante et allait bien... je voulus lui demander... si elle allait bien, mais aucun son ne sortit encore de ma bouche. Pourtant le bruit était là partout, il accompagnait ma réflexion. Un sentiment de peur me souleva le cœur, je pivotai sur moi-même, et vis ce monde, ce monde blanc, ce monde de papier blanc... Mais pas triste, non, il était couvert de mots de toutes les couleurs. En gros on voyait écrit au loin BABEL...

Babel... Ba...bel... oui j'avais bien lu. Et... ce mot me disait quelque chose... Vaguement, c'est vrai, mais je l'avais déjà entendu quelque part. Était-ce à l'école, ou à la maison ? Était-il sorti de la bouche de mon père ou de celle de ma prof de théâtre ? Avais-je même demandé la signification de ce mot ? Je ne savais plus. Ce mot, ce mot-là, qui au moment où je l'avais entendu il y a trois jours, deux mois ou cinq ans, n'avait aucune importance, prenait une autre dimension aujourd'hui... Si seulement j'avais mieux écouté mes leçons de littérature, ou mes cours de théâtre,

au lieu de faire du bruit et de bavasser sans utilité avec mes camarades, je saurais aujourd'hui où je suis...

Yelen tapa dans ses mains pour que je l'entende... Maintenant elle allait bien, c'était sûr, elle avait repris des couleurs et se tenait debout. J'étais tellement content de la voir. Pourtant hier encore, je ne savais même pas qu'elle existait et aujourd'hui elle représentait la seule personne qui me rattachait au monde réel... enfin ce monde-là aussi semble réel, mais je ne le connais pas, et moi qui ai fait le tour du monde, je ne peux concevoir qu'un monde pareil existe sans que personne n'en ait jamais parlé à la télévision ou à la radio. »

*
* *

C'était la terre des signes, exit le superflu, dehors les ronds de jambe de phrases inutiles, finies les démonstrations stériles où les voix se diluent dans l'incompréhension, l'anodin. Sur Babel, le mot imposait le respect, la justesse, sans gargouillis, déglutis, emphase. Les langues se reposaient et la langue agissait, vers l'essentiel de l'exprimé. Yelen et Rio mirent quelques heures à comprendre le pourquoi du silence collectif, la nécessité partagée de se taire pour mieux comprendre les silences chargés de sens, les trous salutaires dans les partitions de la vie qui s'écrivaient sous leurs yeux. C'était la terre de l'écrit, où tout se traçait, tout se calligraphiait dans le bonheur des pleins et des déliés d'une littérature de liaisons, pour l'urgence de toujours se comprendre. Le mot devenait phare, philosophie, symphonie. Autour des jeunes gens, les landes étaient de papier, les collines faites de tableaux blancs, les vallons d'une verdure appelant de ses vœux un bon vieux morceau de craie.

« Tout le monde se comprend et personne ne parle », se dit une nouvelle fois Yelen arpentant les lignes croisées d'un cahier ouvert où les vies mêlées se traçaient à loisir. « Mais qui apprend les signes nécessaires à l'heure des apprentissages ? », s'interrogea Rio en tentant de signer maladroitement. Ses doigts lui semblaient plus souples, mobiles comme jamais, traçant des images qu'il ignorait, dessinant de mystérieuses arabesques qui firent sourire deux inconnus qui les regardaient progresser dans cette Babel où le mot discours n'existait pas au grand dictionnaire des savoir-être. C'était Babel, la terre des mots délivrée des bavardages, la terre où les regards échangés devenaient majeurs. Se comprendre dans un souffle, dans une œillade reçue, un geste banal. Les mots régnaient sans devoir être prononcés.

*
* *

Yelen retapa dans ses mains comme pour m'alerter de quelque chose. Je me retournai et ouvris la bouche pour lui dire « mais qu'est-ce que t'as, toi encore ? », mais les mots n'étaient pas sortis de ma bouche... Heureusement, car dans le cas contraire elle aurait été, à juste titre, vexée. Et je l'aurais perdue, elle, alors que notre aventure n'avait pas même encore commencé... je dis « aventure », c'est le seul mot qui me vient à l'esprit pour définir l'inconnu dans lequel on se retrouve, et vers lequel on va devoir aller.

Je regardai de nouveau autour de moi, cette fois une femme était là tout près, c'était certainement cela que Yelen voulait me signifier en tapant dans ses mains, elle devait avoir peur, être inquiète... mais moi j'étais trop pris par ma voix intérieure et je m'étais pas ouvert à elle... Que je suis égoïste !



*

* *

La femme s'avança vers eux. Elle semblait ne pas avoir d'âge. Elle leur fit signe de la suivre. Ils hésitèrent. Ils se regardèrent dans les yeux, puis la regardèrent dans les siens. En deux regards, ils se comprirent et eurent confiance les uns dans les autres. Ils ne savaient pas pourquoi, mais Yelen et Rio sentaient que cette femme étonnante allait leur offrir une étonnante aventure. Ils avancèrent un peu et dans ce faux silence, ils eurent l'impression d'entendre pour la première fois le bruit du marteau piqueur, des voitures et des oiseaux. Ces bruits habituellement parasites. La femme finit par s'arrêter sur un grand carré blanc, elle sortit un marqueur et se mit à écrire des signes étranges que tous deux comprenaient. Ils l'avaient vu dans leurs yeux respectifs.

Dans leurs têtes, les mots devinrent des paroles, et voilà ce que ces mots disaient : « Celui qui parle sème, celui qui écoute récolte. Je suis partie de cette phrase quand j'ai voulu quitter la terre. J'en avais marre d'écouter tout ce capharnaüm que les mots faisaient, des mots mis les uns derrière les autres, des mots qui dénoncent, accusent sans rien faire. Je voulais pouvoir m'échapper, écouter le reste, écouter la nature et retourner à mes racines. Mais pas seulement. Je voulais pouvoir écouter les marteaux piqueurs et laisser les sons faire une musique. Les mots, c'est du vent, mais ce vent qui

peut blesser est essentiel. Couper toute personne de la communication n'était donc pas une solution. Mais écrire les mots et laisser les couleurs des stylos se marier entre elles pour créer des œuvres d'art sur tout ce papier blanc qui nous entoure était ma solution. Pour ne pas refaire un monde comme la tour de Babel... »

*
* *

« La femme leva enfin son stylo, et nous regarda. Elle nous regarda avec insistance. J'avais l'impression qu'elle pouvait lire en moi comme dans un livre ouvert. Cette sensation désagréable passa dès qu'elle se remit à écrire. « Comme je vous le disais, les lignes se couchent et restent sur le papier, alors que les mots s'envolent dans le vent. Ils peuvent donc paraître moins blessants, alors qu'ils peuvent faire tout autant de mal. Si la mer vous a ouvert ce monde, vous y a déposés, c'est que vous avez quelque chose à apprendre ici. C'était écrit en filigrane dans le vent, ou sur nos murs de papier, qui sait... Je vous propose de vous ouvrir la porte, pour que vous grimpez à Babel. Attention l'ascension sera longue et étonnante. Mais restez ouverts à toute éventualité, même si ses cultures sont différentes des vôtres, qu'elles ont des objectifs et des lois qui pourraient parfois vous surprendre, vous étonner, qu'elles ont fait des choix différents des vôtres, que vous côtoyez habituellement. Ces différences ne doivent pas créer en vous un sentiment de moquerie. Vous devez en sortir grandis, changés, peut-être même transformés au plus profond de vous-mêmes. Alors restez ouverts. Avant de partir, de vous lancer à la découverte de Babel, je vous propose de laisser votre marque sur ce paysage de papier blanc. Pour que votre nom, votre phrase fétiche ou encore votre symbole préféré reste gravé au milieu des autres, pour représenter aussi longtemps que ce monde pourra exister votre passage parmi nous. Les hommes partent, les mots restent. »

Elle leur tendit des stylos de couleurs vives, ils s'exécutèrent. A peine avaient-ils levé les stylos qu'ils se firent aspirer, liquéfier, et atterrirent ailleurs dans un paysage différent, du moins plus du tout recouvert de papiers blancs remplis de mots de couleurs.



*
* *

Yelen cherchait ses mots. « Ce que je touche : de la terre. Ce que je goûte : la douceur du vent. Ce que je sens : l'odeur de l'eau salée. Ce que je vois : le soleil couchant du crépuscule. Et ce que j'entends, eh bien... Rien ! Je n'entends rien. J'ai beau me mettre le doigt dans l'oreille, je n'entends toujours rien. Pourtant, je vois les mouettes survoler au-dessus de la mer le bec grand ouvert.

Je me lève et époussette mes vêtements pour enlever le sable qu'il y a dessus. Je tourne sur moi-même en regardant autour de moi. Rien à l'horizon, que le sable, l'eau et ce grand cercle de fer orné de symboles ressemblant à des hiéroglyphes et puis en y regardant de plus près, je vois aussi des marches menant à ce cercle de fer.

Je marchai droit devant moi, en ne fixant que cela. D'un coup, je butai sur quelque chose de mou et m'étalai de tout mon long. Je me relevai et regardai sur quoi j'avais buté. C'était un jeune homme d'à peu près le même âge que moi, grand, mat de peau et d'une beauté incroyable. Je lui tapotai l'épaule et il ouvrit les yeux. Il dit quelque chose mais je n'entendis pas. Je lui montrai mes oreilles et fis un geste négatif de la main pour lui signifier que je n'entendais rien également. Quant à lui, il me montra sa bouche pour me dire qu'aucun son n'en sortait. Quelle belle équipe ! Une sourde et un muet. Je me levai et lui tendis la main pour l'aider à se lever. Je lui indiquai la direction du cercle et le tirai par le bras afin qu'il m'accompagne. »



*
* *

Yelen et Rio continuèrent de marcher dans ce monde inconnu, après que la femme navette les eut déposés. Ils arrivèrent devant une immense bâtisse ornée de grandes mosaïques qui reflétaient le ciel bleu azur. A droite, au-dessus de la porte, il y avait une enseigne où était écrit

« Chez Jipipou » en gras et en italiques. Ils se consultèrent du regard et décidèrent d'entrer dans le pub.

Ils s'assirent au bar et passèrent commande. Le patron de l'auberge vint les servir en personne. Rio lui dit qu'ils avaient rencontré de nombreuses personnes sur leur trajet, elles débattaient pour un monde meilleur et chacun avait une cause juste à défendre. Mais lui, pour quelle cause se battait-il ? Jipipou répondit :

« Ma cause à moi, mon combat, c'est le contre-racisme, fiston ! »



Tout cela, il le dit, en s'appuyant sur le bar pour s'asseoir. Il leva les yeux vers les deux adolescents et leur jeta un regard brillant d'émotion. Une fois qu'il se fut assuré qu'il avait capté toute leur attention, il commença à raconter son histoire :

« Dans l'ancien temps, c'est-à-dire au Moyen-Âge, il n'y avait pas beaucoup d'humains de couleurs différentes de la race blanche ; mais le peu qu'il y avait étaient persécutés. Ils étaient utilisés pour la plupart comme esclaves, serviteurs, ils travaillaient aux cuisines ou encore étaient pris comme soldats mais peu importait s'ils mouraient au combat. On ne ramassait même pas leurs corps, on ne leur offrait pas de tombe comme il se doit. Je suis moi-même, vous le voyez bien, d'un côté le visage blanc et de l'autre le visage noir. Mon fils aussi, il tient de moi. J'ai été persécuté étant jeune, mais aujourd'hui, j'ai gagné le respect des habitants de ce monde. Jusqu'au jour où sont arrivés de nouveaux habitants. Ils ne s'en sont pas pris à moi, non, ils s'en sont pris à mon fils, ils se sont moqués, l'ont traîné dans la boue, l'ont frappé et l'ont traité de « kafir ». Tous les soirs, il rentrait couvert de bleus, mais il ne voulait rien me dire. Jusqu'au jour où je passais par là : je les ai vus le frapper. A partir de ce jour, je me suis toujours juré de défendre les opprimés de la couleur, de les aider et de les soutenir quoiqu'il arrive. »



Yelen et Rio en restèrent bouche bée. Elle avait les larmes aux yeux et lui tendit sa main vers son visage pour essuyer les larmes qui coulaient sur ses joues.

*
* *

Les deux adolescents se comprenaient de plus en plus, sans ne rien dire.

« Pour communiquer à Babel, on peut parler avec des signes de main ou écrire sur les murs de papiers. La gardienne du monde nous explique que ce monde n'est pas comme les autres, plusieurs choses auraient été supprimées. Ici nous sommes à Khöl. Regardez mon visage, il est tout naturel. En passant en voiture avec Rio, nous avons vu une pancarte où il était noté « Khöl », on y a fait un tour et nous y voilà. Nous sommes arrivés depuis dix minutes environ et nous trouvons que Khöl est une ville très jolie avec ses palmiers, hauts et fins comme des panneaux.



Près des boutiques à souvenirs, la mer est bleue comme l'océan. Tout le monde profite du soleil et de la plage, et se jette à l'eau. Après avoir fait un tour et mangé de bonnes glaces, nous entrons dans un cybercafé.



On appelle le serveur pour l'addition et le serveur me dit : « Qu'avez-vous sur le visage ? Ici il est interdit d'utiliser du maquillage. Qu'il soit bio ou pas, le maquillage est fait à base de sang d'animaux séché puis mélangé à des produits chimiques. Il y en a dans tous les maquillages, les fards, les rouges à lèvres. Savez-vous que les gloss sont faits à base de graisses de baleine ? Le maquillage masque la vérité des gens. Le maquillage est trompeur, donne de mauvaises impressions sur les gens. Le maquillage ne renforce pas toujours la beauté. Il ne signifie rien : la beauté essentielle est la beauté intérieure.



*
* *

Dans ce pays inconnu, le duo allait de découvertes en découvertes. Arrivés dans une autre ville, ils marchaient dans une grande rue toute droite. Une fois arrivés au bout de la rue, ils tournèrent dans la rue de droite où un panneau indiquait « Bienvenue à Celio ». Là, ils restèrent bouche bée tout en regardant les habitants de la ville qui bizarrement étaient tout nus avec des chaussures.



Ils s'avancèrent alors vers un homme qui leur expliqua :

« Bonjour, comme vous avez pu le constater, chez nous, nous ne portons pas de vêtements mais seulement des chaussures. C'est une sorte de coutume. Nous gardons nos chaussures car les rues ne sont pas toujours très propres. Et pour éviter des jalousies sur les chaussures, tout le monde porte les mêmes, seules les couleurs peuvent varier. Les habitants peuvent mieux vivre grâce à toutes les économies qu'ils font en n'achetant pas de vêtements et en ne faisant pas de lessives. Malgré le choc que cela peut provoquer, nous sommes libres. Pas besoin de changer d'habits parce qu'on transpire beaucoup : ici on peut se doucher quand on veut sans être obligé de se rhabiller. Et si l'on y pense bien, cela évite qu'il y ait des modes. Une des principales causes de la suppression des habits, c'est les remarques vestimentaires entre les habitants. L'habit est avant tout une marque d'appartenance à une classe sociale. » En quittant l'homme, et pour ne pas paraître étranges vis-à-vis des habitants, Yelen et Rio décidèrent de se fondre dans la tradition. Ils enlevèrent leurs habits en prenant soin de garder leurs chaussures. C'est ainsi qu'ils décidèrent d'aller visiter la ville.



*
* *

Au détour d'un chemin, les deux jeunes gens tombèrent sur un panneau. Attirés par celui-ci, ils décidèrent de le suivre. Ils marchèrent durant une heure et arrivèrent enfin à l'entrée de cette ville et ils lurent en gros : « No Kids » ! Quand ils eurent pénétré dans la ville, ils aperçurent des jeunes, des vieux, mais pas d'enfant. Aucune aire de jeux n'existait. Curieux, ils se dirigèrent vers l'hôtel de ville, pour demander des explications au maire. Shirley, la mairesse, les reçut :

« Aucun enfant n'est autorisé à entrer dans cette ville. Tout d'abord, l'immatunité des enfants agace, on ne peut pas avoir de conversation sérieuse ni construite avec eux. Ensuite, parce qu'ils sont immatures, on ne peut ni leur faire confiance ni leur donner des responsabilités et encore moins les laisser seuls en toute autonomie. Enfin, les enfants représentent un danger potentiel pour la société car à leur âge, on ne connaît pas encore les règles de vie en collectivité (comme par exemple, ne pas s'amuser sur la route, regarder avant de traverser). Ils mettent leur vie, mais aussi notre vie, en danger. »

Très surprise, Yelen protesta violemment : « Mais les enfants sont l'avenir du monde, les bannir est un crime ! ».



Rio, lui, ne réagissait pas.

*
* *

Le lendemain, un beau soleil brillait dans ce pays magnifique. Babel était un territoire grandiose où le chômage n'existait pas, la crise avait disparu, tous les hommes avaient un emploi

stable et gagnaient un minimum de deux milles euros par mois, les sans domicile fixe avaient disparu, eux aussi. Quand Rio et Yelen débarquèrent, ils furent surpris de cette situation où tout le monde travaillait avec intelligence.



*
* *

Dans ce monde indéfini, les deux adolescents que tout opposait se retrouvèrent pour découvrir un pays mystérieux et captivant, un pays où la parole n'existe pas. Une gardienne impressionnante était la passerelle entre ce pays captivant où il faut ne pas avoir froid aux oreilles, et ses villes mystiques qui valent le détour.

Parmi ces villes, il s'en trouvait une où l'on voyait de tout : « Maltesos ». Une ville où toutes les couleurs se rassemblaient, où toutes les espèces, petites et grandes, maigres et corpulentes, s'assemblaient. Dans cette ville, se trouvaient deux frères jumeaux, l'un blanc et l'autre noir, pourtant de même sang, nés d'une même mère. Deux frères qui s'adoraient, inséparables, qui avaient dû traverser de nombreuses épreuves difficiles. Ils s'étaient soutenus l'un et l'autre malgré les insultes et les représailles. Deux frères qui avaient tout vécu ensemble. A eux maintenant de raconter leurs aventures, leurs combats, aux deux adolescents qui venaient pourtant d'entendre de nombreuses choses qui les avaient frappés et faits réfléchir.

Tayron était noir et Damon, blanc. Pourtant ils étaient jumeaux. Une mauvaise pigmentation de l'un les différenciait, ils avaient les mêmes cheveux crépus, les mêmes yeux, le même visage. Ils étaient identiques à un détail près : leur couleur de peau. Tous deux avaient été victimes de discriminations, l'un parce qu'il était noir, l'autre parce qu'il vivait avec les noirs, parce qu'il avait les cheveux d'un noir profond et parce qu'il jouait avec les noirs. Ces deux frères étaient restés soudés

malgré leur différence et savaient qu'ils étaient avant tout des êtres humains. Ils bénéficiaient des droits pour lesquels ils se battaient. C'est une chose que leur société a oubliée.



Damon et Tayron virent Rio et Yelen s'approcher et ils allèrent à leur rencontre. Tayron prit la parole :

« Bonjour, chers invités, je me nomme Tayron. Vous devez sûrement être les nouveaux arrivants ? Vous avez déjà rencontré nos voisins ? Ils sont un peu loufoques et pourtant si accueillants... »

— Exact, et nous serions ravis de vous connaître, vous aussi, vous devez sans doute avoir une petite anecdote pour nous ? répondit Rio.

— En effet jeune homme, j'ai mieux qu'une anecdote, j'ai une fabuleuse histoire pour vous. Tout d'abord, je vous présente mon frère jumeau Damon, qui se fera un honneur de vous raconter notre histoire.

Damon s'avança et salua les deux étrangers.

— Enchanté, je me nomme Rio et voici Yelen. Sans vouloir vous vexer, vous êtes réellement jumeaux tous les deux ? Vous vous ressemblez, mais tout de même... !

Les deux frères se mirent à rire et Tayron leur confia : « En effet, nous sommes réellement jumeaux. Asseyez-vous que l'on vous conte notre histoire. »

Nos deux frères et leurs invités s'assirent et Damon commença son récit :

« Comme vous l'avez remarqué, nous sommes différents l'un de l'autre et pourtant nous sommes réellement des frères jumeaux, nés de parents noirs. Si je suis de couleur blanche, c'est parce que je suis un albinos. Cette question de couleur est la principale cause des discriminations dont nous avons été victimes. Nous sommes nés à Montgomery en Alabama, au cœur du Sud des

Etats-Unis. Le Sud des Blancs où les Noirs, descendants des esclaves arrachés d'Afrique il y a plus d'un siècle, tentent de survivre. Rien n'a changé depuis cette époque. Leurs regards d'hommes supérieurs, leur haine, existent toujours. Nos parents travaillaient dans une ferme. On était plutôt heureux et nos parents nous apprenaient à être fiers de notre couleur, qu'elle soit noire ou blanche. « Mes fils, vous êtes la preuve vivante que nous sommes tous égaux, que nous sommes avant tout des humains et que nous pouvons cohabiter ensemble », disait notre père. « Ne baissez jamais les yeux et restez soudés l'un à l'autre, quoi qu'il arrive », continuait notre mère.

Mon frère et moi avions pris l'habitude de nous défouler en courant derrière un ballon dans les grandes allées d'un parc. Une fin d'après-midi, à la sortie de l'école, nous allâmes traîner dans un jardin public. Tayron ne vit pas une pierre et glissa bêtement dessus. Sa cheville avait doublé de volume en deux minutes. « Assieds-toi, lui proposai-je, tiens, là-bas, il y a un banc ! »

Il était loin, ce banc, avec sa pancarte méprisante qui disait : « Pour les noirs exclusivement ». Tayron secoua la tête et dit : « Non, j'ai trop mal, je ne peux pas y aller ». Il s'assit sur le banc des Blancs planté à quelques mètres de lui. « T'es malade, lui dis-je, si quelqu'un te voit ! » « Je m'en moque, me répondit-il, je ne peux pas marcher. Et puis quand même, je ne vais pas le salir ce banc ! ». « Mais enfin, tu n'as pas le droit ! ». « Pas le droit d'avoir mal et de me reposer !? » Tayron aurait pu boiter jusque là-bas, c'est sûr. Mais leurs lois débiles, il voulait les braver, en prouvant leur stupidité. Deux minutes plus tard, un gardien nous accostait. Il n'avait pas tardé à venir. Un blanc au loin nous avait remarqués et dénoncés. « Fous le camp, sale nègre, c'est pas pour ton sale derrière ! », avait crié le garde. « Je ne peux pas marcher... », répondit mon frère. « Tu vas filer oui, macaque ! ». « Monsieur, vous n'avez pas le droit de nous traiter comme ça, on n'a rien fait, vous voyez bien qu'il a mal ! », répliquai-je. « Mon petit bonhomme, fais bien attention à toi et à tes paroles, et arrête de traîner avec ces sales nègres, ils ne sont pas comme nous ». « Monsieur, nous sommes comme vous, alors traitez-nous comme tels, et pour information, ce garçon est mon frère jumeau, pas un sale nègre ! ». La police mit très peu de temps à nous embarquer. En venant nous chercher, notre père se mura dans un grand silence, les traits durcis de colère et d'aigreur. Tayron et moi ne savions pas encore que ce jour allait changer nos vies à jamais...



Plus tard, nos parents furent assassinés pour avoir voulu voter. A partir de là, Tayron et moi avons rêvé qu'un jour, sur les rouges collines de Géorgie, les fils des anciens esclaves pourraient s'asseoir ensemble à la table de la fraternité.

Nous avons rêvé que tous nos frères noirs vivraient un jour dans un pays où on ne les jugerait pas à la couleur de leur peau, mais à la nature de leur caractère. Nous avons fait un rêve ce jour-là et nous l'avons réalisé ici, dans ce pays. Nous espérons que notre histoire vous donne envie de soulever des montagnes. Souvenez-vous qu'aucune loi ne pourra jamais obliger les gens à vous aimer, mais il est important qu'elles leur interdisent de vous lyncher. »



*
* *

Plus tard, Yelen et Rio se retrouvaient dans une forêt d'arbres à multiples branches. Ils pouvaient distinguer des cabanes construites avec des bûches de bois mal découpées, et des maisons dans les arbres ainsi que des cordes. Ils arrivèrent dans un cercle d'arbres où des dizaines d'enfants jouaient dans les arbres, sur des balançoires, des toboggans et des épées, des arcs en jouets. Yelen attrapa l'un d'eux et lui demanda :

- Où sont vos parents ?
- Nos parents ? On n'a pas de parents, on est libres !

Et l'enfant s'en retourna. Un autre enfant un peu plus âgé se plaça face à eux. Il devait avoir dix ans, il avait de grands yeux bleus et ses longs cheveux blonds cachaient son front. Il possédait une vraie lame dans le dos et ses vêtements étaient ceux d'un enfant de la forêt.



« Salut à vous, je suis Alex. Vous êtes dans la dernière ville de ce pays. Je suis la dernière personne que vous verrez ici. Moi, je suis l'enfant immortel, je possède la jeunesse éternelle. Pour moi, un monde parfait est un monde sans adulte. Pourquoi ? me direz-vous. J'espère que ma réponse sera claire à vos yeux. Pour commencer, les adultes ont perdu une chose essentielle à la vie : je parle de l'humour. Nous, les enfants, on rigole tout le temps, on est toujours de bonne humeur, alors que les adultes sont toujours sérieux et de mauvaise humeur, ils sont froids. Tout le monde serait heureux dans mon monde. Ensuite, les adultes sont égoïstes et hypocrites. Ils ne pensent qu'à leur petit bonheur et cachent leurs véritables sentiments pour manipuler les autres. La preuve : certains parents manipulent leurs enfants pour qu'ils commettent les pires atrocités. De plus, nous, les enfants, nous ne possédons pas ce sentiment appelé « haine » qui résulte du sentiment appelé « amour » qui n'est qu'un sentiment hypocrite qui pousse à la vengeance. Il n'y a qu'à regarder le nombre de divorces chaque année qui détruisent la vie de centaines d'enfants. Résultat : devenus adolescents, ils deviennent des délinquants ! Ils détruisent pour se venger des fautes de leurs parents. Par ailleurs, dans mon monde, il n'existe pas cette attirance que les adultes ont pour l'argent. En effet, ils font tout pour obtenir le moindre centime, ils ne travaillent que pour l'argent, certains vendent leurs enfants pour de l'argent. Enfin, chez les adultes, la solidarité n'existe

pas. Nous, on s'entraide, on tente de remonter le moral des autres. Avec eux, une personne meurt devant eux, ils passent. Des gens affamés jonchent les rues et ils passent sans même jeter un regard.



Voilà, vous savez mon point de vue. J'espère que vous l'avez compris. Vous allez maintenant partir et retourner dans votre monde. Vous allez retrouver le cercle, demander la femme navette, elle sera votre sésame, elle permet le transport de l'ailleurs. D'ici vous serez chez vous en un instant. La mer vous a transportés, le ciel vous rapporte. »

*
* *

Rio fut le premier rentré. Puis Yelen le rejoignit. Elle dit :
« Babel transforme, Babel nous change, Babel nous a éclairés. » Rio l'écoutait. Il ajouta :
« Contre le chômage, faire de la parole notre métier, supprimer la marchandise dans l'enfance, éradiquer la tristesse chez l'adulte... » Yelen enchaîna :
« Se maquiller de vrai, acquérir l'honnêteté de la nudité, oublier la haine des différences. »

Ils étaient revenus chez eux, mais rien ne leur semblait semblable. Le garçon et la fille se faisaient face. Ils se regardaient, ils ne s'étaient pas encore rapprochés.

Un chemin s'imposait. Il y avait le temps pour cela.





« C'était la terre des signes, exit le superflu, dehors les ronds de jambe de phrases inutiles, finies les démonstrations stériles où les voix se diluent dans l'incompréhension, l'anodin. Sur Babel, le mot imposait le respect, la justesse, sans gargouillis, déglutis, emphase. Les langues se reposaient et la langue agissait, vers l'essentiel de l'exprimé. Yelen et Rio mirent quelques heures à comprendre le pourquoi du silence collectif, la nécessité partagée de se taire pour mieux comprendre les silences chargés de sens, les trous salutaires dans les partitions de la vie qui s'écrivaient sous leurs yeux. C'était la terre de l'écrit, où tout se traçait, tout se calligraphiait dans le bonheur des pleins et des déliés d'une littérature de liaisons, pour l'urgence de toujours se comprendre. Le mot devenait phare, philosophie, symphonie. Autour des jeunes gens, les landes étaient de papier, les collines faites de tableaux blancs, les vallons d'une verdure appelant de ses vœux un bon vieux morceau de craie. »